

NOTES D'UN SOLDAT



Ce que les Allemands ne comprennent pas



Des officiers allemands devaient, voici une quinzaine, rencontrer dans nos lignes, à Charleville, des officiers français. Les nôtres ne les trouvèrent qu'à Marche, en zone encore allemande. Les Boches étaient bien venus au rendez-vous, le matin; mais l'accueil hostile de la population les avait fait rentrer chez eux. "Nous ne comprenons pas cette attitude, dirent-ils. Nous ne sommes plus vos ennemis, puisque nous sommes en république. Et nous aurions eu tant de plaisir à revoir Charleville, où nous avons si agréablement vécu deux années!"

Entre eux et nous, le fossé est si profond qu'ils ne le voient pas. Ils croient ou feignent de croire que la haine mise par eux au cœur des envahis est un simple effet de la guerre et qui doit disparaître avec elle. Ils entendraient les habitants de nos régions libérées sortir les rancunes lentement accumulées au fond d'eux-mêmes, qu'ils ne saisiraient pas encore. La haine qu'ils ont créée va beaucoup plus loin que le souvenir des atrocités de la guerre; elle existe dans l'Alsace-Lorraine intacte et dans la Belgique, pourtant bien moins mutilée que notre Nord; elle va jusqu'au Boche même, auquel ceux qui l'ont subi ne pardonnent pas d'être ce qu'il est.

Le Boche a tué, incendié, pillé; c'est sa guerre. En 1914, à Dinant, il fusillait sept cents hommes, femmes et enfants pêle-mêle, il assassinait dans son salon M. Poncelet, devant sa femme et ses sept enfants à genoux. En 1916, à Hirson, le chef du fort, premier soldat Wach, rouait les prisonniers civils à coups de matraque en caoutchouc, au point qu'on les entendait hurler du dehors, et jusqu'à les abandonner moribonds sur le sol. Le Boche ivre est une brute sanguinaire et la victoire est une griserie. Mais le Boche a écrit, dans son dixième commandement du soldat: "Soyez durs pour l'ennemi. Il vaut mieux laisser cent femmes et enfants de l'ennemi mourir de faim que de laisser souffrir un seul soldat allemand". Cela c'est la vérité de sa nature, l'âme organisatrice des tortures méthodiques et de l'hypocrisie dans la corruption.

Tortionnaire, il le fut par ordre et avec ordre. Il réquisitionnait tous les produits de la terre et conseillait aux gens de cultiver pour eux leurs jardins. Les légumes et les fruits des potagers une fois mûrs, il s'en emparait avec un gros rire. Et comme nos compatriotes, nourris de soupe d'orties, tenaient quand même, le cri de rage de leur administration était poussé par le major de cantonnement de Martigny: "Ces cochons de Français, impossible de les faire crever. Voilà qu'ils se mettent à manger de l'herbe, comme les vaches!"

L'occupation a été l'entente secrète d'un peuple pour en anéantir sournoisement un autre dans ses forces matérielles et dans ses forces morales. Le Boche s'en est pris d'abord à la jeunesse. Garçons de dix ans, parfois de cinq, filles de huit ou douze, étaient requis en colonnes, sous la surveillance de soldats, pour cueillir des mûres, des airelles, des aubépines, des feuilles de chêne ou des fougères. Le Boche en faisait des confitures, du tabac, de la litière ou du fourrage à chevaux. Il en faisait surtout un procédé de désorganisation des familles, guidé par son instinct délétère vers ce fondement sacré de notre vie nationale et assez sot pour espérer dompter nos petits en les isolant. Nos gamins, qui ne mettaient pas de chapeau afin de ne pas saluer les officiers, remplissaient leurs corbeilles de mûres vertes ou rouges et subissaient bravement les coups quand leurs gencives et leur langue noire décelaient aux Boches qu'ils avaient mangé les fruits mûrs.

Mais le génie corrupteur du Boche s'attaqua surtout aux jeunes filles. Son premier soin fut de les arracher à leurs parents. Il les parquait en troupeaux dans les bois, à proximité des cantonnements. Ou bien il en prenait cinquante à Trelon qu'il envoyait à Vervins, cent à Vervins qu'il expédiait à Trelon, et les rassemblait dans des granges donnant sur d'autres où logeaient des soldats. A Hirson, à Laon, il en affectait d'office comme ordonnances aux officiers. Ses gendarmes, ses services d'étape lui tenaient lieu de rabatteurs.

Et le commandement qui ordonnait cet état de choses poussait le cynisme jusqu'à en paraître scandalisé. Il priait les prêtres de s'élever en chaire contre l'inconduite des travailleuses. Un de ceux qui fut l'objet de semblable démarche répondit: "Ce qui m'étonne, c'est que la vertu; en butte à vos méthodes de corruption, puisse subsister encore". L'officier supérieur boche qui était venu se plaindre s'en alla sans ajouter mot.

La victoire apaise la vengeance des coups et des brutalités subies; le temps efface les ruines; la liberté fait oublier l'esclavage; mais ni la victoire ni le temps n'atténuent la haine de l'hypocrisie, et la liberté l'augmente. Qui a vécu sous le joug des Boches ne supportera plus leur présence, car il les aura connus jusqu'aux abîmes de leur ruse. Ils représentent à ses yeux les barbares, ceux qui nient l'honneur, la franchise et le respect des hommes, ceux dont la science travaille contre l'humanité. C'est ce que les Boches ne comprennent pas.

L'Echo de Paris.
